

BRETAGNE AUX LÉGENDES

II. - DE GRÈVE EN CAP

IMAGES DE BRETAGNE DE JOS LE DOARÉ

I. . IMAGES DE BRETAGNE

I. - ART BRETON

Les Grands Calvaires, texte de V.-H. Debidour.
Croix et Calvaires, commentés par V.-H. Debidour
Fontaines Sacrées, texte de P. Thomas-Lacroix.
Châteaux en Bretagne, texte de Florian Le Roy.

La Vierge en Bretagne, texte de V.-H. Debidou Noël en Bretagne, texte de Bernard de Parades

3. - TRADITIONS

Pardons de Bretagne, texte de Florian Le Roy. Danses de Bretagne, texte de Pierre Hélias. Cotifes de Bretagne, texte de Pierre Hélias. Costumes bretons, texte de Pierre Hélias.

4. - LEGENDES

1º La Mer, texte de Pierre Hélias. 2º De Grève en Cap, texte de Pierre Hélias.

5. HISTOIRE ET GEOGRAPHIE

Menhirs et Dolmens, texte de P.-R. Giot. Ports de Pêche, texte de André Guilcher.

II. - REFLETS DE BRETAGNE

Côte d'Emeraude, texte de Florian Le Roy.
Côte de Granit, texte de Pierre Guéquen.
Quiberon-Carnac, texte de Michel de Galzain.
Golfe du Morbihan. texte de Michel de Galzain.
Finistère, texte de Henri Queffélec.

7. - LEON
Saint-Thégonnec, texte de Y.-P. Castel.
Guimiliau, texte de Henri Waquet.
Saint-Pol-de-Léon, texte de Y.-P. Castel.
Moridux, texte de Fanch Gourvil.
Roscoff, texte de Gilberte Taburet.
Brest, texte de Henri Quefiélec.
Plougastel-Daoulas, texte de Bernard de Parades.
8. - CORNOUALLE.

PIERRE HÉLIAS

LA BRETAGNE AUX LÉGENDES

11 DE GRÈVE EN CAP

VERSION FRANÇAISE DU TEXTE ORIGINAL EN BRETON ARMORICAIN

> PHOTOGRAPHIES DE JOS LE DOARÉ

EDITIONS D'ART JOS LE DOARE

1. LES BIRVIDEAUX

Kerhamb bredér ag er mor don Lézamb er jibl hag er goumon (Roperh er Mason)

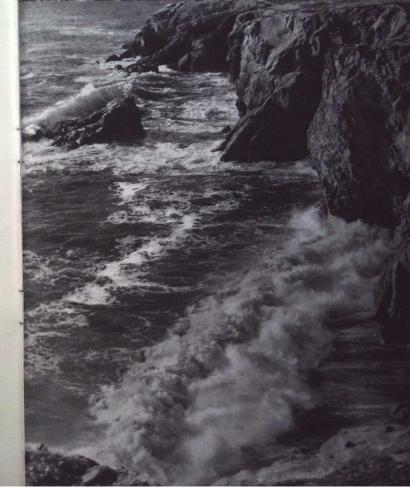
Lézamb er jibl hag er goumon
(Roperh er Mason)

A U large de la côte sauvage de Quiberon, une lumiére brille dans le ciel de de la ville d'Aise et le dernier signal qui la rappelle au monde vivant. Elle repose sur un plateau noyé par la mer et seuls quelques récifs émergent encore, des brisants nus et cerclés d'écume qui furent autrefois le cœur des douces collines d'Aise. C'était au temps où il n'y avait qu'un saut de cheval entre l'île d'Houat et la pointe de Quiberon, Je ne vous parle pas d'hier.

Alors, les habitants d'Aise, les Birvideaux, aimaient venir entendre la messe à Kermorvant, qui était un village de la presqu'île, ou bien à Quiberon. Ils y venaient portés à dos d'âne et ils cheminaient tranquillement sur une belle chaussée de galets. Et puis, la mer se mit à mordre les galets. Petit à petit, elle digèra la chaussée dans son ventre mouvant. Et Aise devint une lie qui n'arrétait pas de rétrécir, les Birvideaux des Illens désespèrés qui voyaient s'éloigner la grande terre. Ils construisirent des bateaux pour se rendre à leur messe du continent. Mais ils ne pouvaient pas toujours franchir le détroit. On dit qu'aux archives de Quiberon il y avait naguère une piéce, diment signée du curé du lieu, qui absolvait les Birvideaux d'avoir manqué l'office du dimanche à cause du gros temps et de la mauvaise mer. Et à la fin, par une année de grande tempête, Aise toute entière descendit sous les eaux. Elle descendit d'un bloc, avec les Birvideaux qui n'avaient pas voulu la quitter. Ils y demeurent vivants dans les profondeurs, en récompense de leur insigne fidélité à leur ville. Quand les vagues roulent et sonnent au large de Quiberon, d'étranges voix humaines se mélent à leur fracas. Ce sont les enfants d'Aise qui pleurent leur destin.

Les Birvideaux se nourrissent de moules bleues et de patelles grises. Ils vivent avec les crabes dans les grottes et lis errent en gemissant par les rues de leur ancienne ville où passent, fugitifs, de longs bancs de poissons. Font-lis un temps de purgatoire pour de très vieux

Quand les vaques roulent et sonnent au large de Quiberon, d'étanges voix humaines se mêlent à leur fraças. Ce sont les enfants d'Aise qui pleurent leur destin.



2. . LA SIRÈNE DE L'ILE D'ARZ

2. LA SIRÈNE DE L'ILE D'ARZ

Le golde du Morbihan est l'image même du temps qui passe au grand calendrier des pierres dressées dans les champs de Carnac. Il y a autant d'îles, dans le golfe, que de jours dans l'année. Certaines sont des jours arties et déserts, des mercredis de cendres, des vendredis de contrition. D'autres ont la ferveur tranquille des beaux dimanches. Et quelques-unes célèvent, dans la verdure et les fleurs, les grandes fêtes de l'âme et du corps. Telle est cette île dont le vieux nom d'Izénah s'est presque perdu et qu'on appelle aujourd'hui l'Île aux Moines.

Elle était Izénah au temps où le golfe abondait en merveilles. Les eaux vibraient encore, certains soirs, du son des cloches immergées. L'Ankeu lui-même se promenait au hasard des courants, sans faux ni charrette, et sa grande mali poussait les navires sur les récifs. Mais, de Gavrinis à Conleau, un esprit familier mettait les marins en garde contre les traitrises du vent. Ce pôtr était un fin marin. La nuit, il aimait à s'embarquer tout seul sur un bateau désarmé dans un port des îles. On l'entendait remonter l'ancre, équiper les voiles et appareiller. Au matin, le bateau était revenu, toute chose en place à bord, comme s'il n'était jamais parti. Quand une tempête s'annonçait, le pôtr la flairait avant les premiers signes. Sa voix s'élevait sur le golfe pour avertir d'attacher fort les barques au moulllage : amarre ! Jamais il ne s'est trompé.

En c temps-là, Izénah n'était pas encore séparée d'Arz, sa voisine. Une étroite chaussée les reliait l'une à l'autre. Mais les gens d'Arz n'étaient que des pécheurs tandis que ceux d'Izénah parcouraient les mers du monde sur de grandes frégates pour le commerce. Ces marins d'Izénah étaient des seigneurs de la mer, des sortes de gentilshommes qui auraient cru déroger en « faisant compagnie » avec leurs pauvres voisins. Or, il arriva que l'un d'eux s'eprit d'amour pour une fille d'Arz, au grand désespoir de ses parents.

La fille d'Arz était très belle, plus belle que les filles d'Izénah dont la r

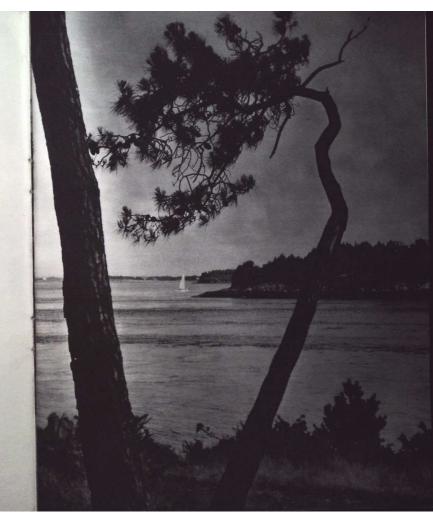
de mourir.

Alors, les parents allèrent trouver les moines et les prièrent de garder leur fils dans une de leurs cellules pendant le temps qu'il lui faudrait pour revenir à la raison. Peut-être aurait-il guéri dans la solitude si la fille d'Arz, de son côté, n'avait éprouvé pour lui le mal d'amour. Quand elle sut qu'il était enfermé chez les moines d'Izénah, elle traversa la chaussée tous les jours pour chanter à son ami sous les murs du monastère. Sa voix était si douce que le gentilhomme en défalliait dans sa prison. Elle était si belle que tous les habitants de l'île s'arrêtaient de respirer, si pleine de sortlèges que les moines eux-mêmes en perdaient le fil de leurs oraisons. Le prieur y vit une manifestation du démon et il ât ce qu'il fallait faire pour en préserver ses ouailles. Une nuit, la chaussée qui meaait d'Arz à Izénah disparut sous les eaux. Reléguée dans son île, la chanteuse perdit courage et se jeta dans la mer.

Depuis que les grands voiliers ont fait leur temps, la voix du pôtr n'appelle plus sur le goîfe. Peut-être, désormais, appareille-t-il en silence sur les vaisseaux fantômes d'Izénah. Mais les histoires d'amour triomphent des changements du monde. La fille d'Arz est devenue sirène dans les parages d'Izénah où sa voix merveilleuse elève une plainte qui n'est pas près de finir. Izénah sourit dans les Bois d'Amour. Est-ce par hasard ou en souvenir de la légende que sa Carte du Tendre vous conduit doucement vers un Bois des Soupirs et un Bois des Regrets?

Au temps où le golfe bohddit en merveilles, les eaux autemps de centoins solirs, du son des cloches

Au temps où le golie abondait en merveilles, les eaux vibrdient encore, certains soirs, du son des cloches immergées. De Gavrinis à Conleau, un esprit iamiller mettait les marins en garde contre les traîtrises du yent.



3. . LA BICHE BLANCHE DE NINOC'H

Alas, ma mamm, lavarit din Pe ruz pe glaz in d'an iliz

ENTRE la pointe du Pouldu et la grande bouche du Blavet, sur l'étang de Lanénec et la lande Blouée, des trompes appellent parfois dans le brun de la nuit et retentissent au loin sur le coureau de Groix; au long des gréves sonores, des abois de chiens se font écho, des jets d'épleux font trembler les feuillages tandis qu'une lueur file comme un trait de hallier en hallier: c'est le fantôme d'une biche au galop léger qui fuit devant la chasse pour gagner l'oratoire de Sainte Ninoc'h et trouver refuge dans le giron de la bonne dame, comme il y a deux mille ans. Or, les jeunes hommes qui usent leurs sabots à cette heure, sur le chemin qui mêne à leur belle amie, doivent rester immobiles et bien tenir les yeux fermés en attendant que s'éloigne le train de l'hallali. Quiconque a vu la Biche blanche de Ninoc'h, au brun de la nuit, doit mourir le jour de ses noces.

Ainsi mourut jadis le comte Alain, le seigneur de la Sauderaie. Sa maisonforte se dressait sur la côte et portait défi, depuis toujours, aux créneaux du manoir de Kérisouet. Les deux gentilshommes gardaient querelle ouverte pour la possession des navires que les mauvais vents poussaient à la grève. Le sire de la Sauderaie avait pour son lot tout le mort et le vit qui passait le goulet du Loc'h. Celui de Kérisouet moissonnait le blé de naufrage depuis Lann-an-Nec'h jusqu'au Pouldu. Mais souvent s'elevait querelle pour la possession des épaves et les hommes d'armes des deux seigneurs, en camisoles de cuir et chapeaux de fer, descendaient sur le sable avec de sombres visages. Ils se mesuralent à grands coups sans jamais pouvoir se réduire à merc! Et, après chaque assaut, leur sang inutile était lavé au premier flux.

Le noble homme de Kérisouet avait une fille du nom de Gertrude, fort aimée des pauvres gens qu'elle ne laissait pas manquer de pain, de hardes ni de sabots. Elle fit tant pour la paix entre les deux partis que le sauvage comte Alain de la Sauderale se prit d'amour pour elle. On fit une noce telle que les paroisses de Ploemeur, de Guidel et de Cloh

4. LES ROCHERS DE PENMARC'H

4. LES ROCHERS DE PENMARC'H

SI vous voulez entendre une merveille des temps de courtoisie, je vous conterai comment un chevalier de Penmarc'h faillit perdre sa femme pour des paroles imprudentes et pour de vains enchantements. Mais cette femme lui fut rendue à cause du grand amour qu'elle avait pour lui.

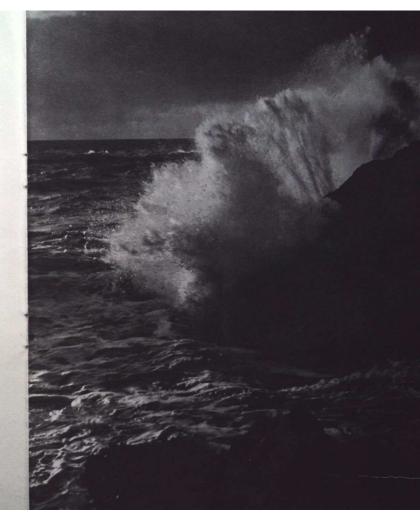
Il s'appelait Arveragus de Kerrud, elle avait nom Dorigen, Au rivage de Penmarc'h se trouvait leur demeure et ils s'y thrent en joie pendant un an et plus après le mariage. Puis vint le temps où le chevalier désira partir vers Bretagne la Grande pour y gagner sa réputation dans les combats, comme c'est le devoir d'un gentilhomme, Il devait y rester deux ans. Il n'y avait pas huit jours qu'il était parti et déjà Dorigen, de soupirs en pleurs et de larmes en lamentations, se brisait le cœur à l'attendre. Jour après jour, on la vit au bord de la mer, espérant une voile. Elle s'épouvantait à la vue des rochers noirs qui barralent l'entrée du port de leurs dures échines, hurlant au flot avec des voix de bêtes. Ceux qui ont des hommes sur l'eau salée ne s'étonneront pas de sa frayeur. Ceux qui connaissent les redoutables entrées de Penmarc'h la prendront en pitié.

Or, au matin du sixième jour de mai, des amis conduisirent Dorigen dans un verger où l'on dansait de belies caroles parmi les fleurs. La jeune femme n'avait pas le cœur à se divertir. Elle se tint à l'écart. Il y avait la un bel écuyer du nom d'Aurélius qui carolait mieux que tout autre. Depuis beau temps, il almait Dorigen et composait, pour son honneur, des lais et des complaintes qu'il ne disait à personne. Ce jour-là, il ne put tenir son secret « Dame, ayez merci de moi ou la mort sera mon partage. » Elle commença par se courroucer de cette audace. Et puis, comme le plaintif Aurélius ne cessait de l'importuner, elle crut qu'il était plus sage de tourner l'affaire en moquerie: « Damoiseau, je pourrai me résoudre à devenir votre amour quand vous aurez fait disparaître tous ces rochers qui éventrent les navires et engloutissent les marins aux abimes. Et

noces.

Mais le clerc magicien d'Orléans s'en retourna vers son pays. Dès qu'il fut
parti, l'enchantement cessa et reparurent les rochers noirs devant les entrées
de Penmarc'h. Hélas, Dieu nous assiste! Ils y sont toujours.

Dorigen s'épouvantait à la vue des rochers noirs qui barraient l'entrée du port de leurs dures échines, huriant au flot avec des voix de bêtes. Ceux connaissent les redoutables entrées de Penmarc'h la



5. . LA BARQUE DES MORTS

Etre an Enez hag ar Raz Eman bered ar wazed.

DEBOUT sur l'étrave du Raz de Sein, quand on regarde le Bec du Van, vers le nord, on voit la mer pousser des rouleaux puissants sur une grève entre les deux caps. C'est la grève des Trépassés, « l'abominable baie », un des lieux de rendez-vous des noyés qui attendent l'embarquement pour leur séjour de l'autre monde. Et pourtant, les pêcheurs de Cléden en parlent seulement comme « de la grève du Nord-Ouest». On n'y trouve pas d'ossements humains parmi les galets. Les courants n'y portent pas plus de cadavres qu'ailleurs. Certains jours, la mer y est si douce et le soleil si beau que la méditation de la mort y sembleralt une offense. Mais le peuple invisible des Trépassés se presse dans cette baie et sur ses rivages.

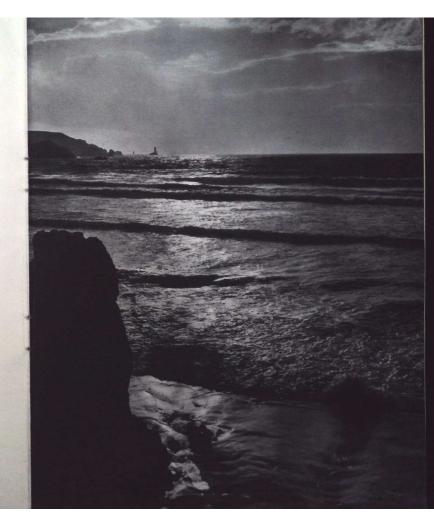
galets. Les courants n'y portent pas plus de cadavres qu'ailleurs. Certains jours, la mer y est si douce et le soleil si beau que la méditation de la mort y semblerait une offense. Mais le peuple invisible des Trépassés se presse dans cette sale et sur ses rivages.

Dans les eaux de la baie, il y a des noyés de toute sorte. Il y a les plus beaux marins du monde et les plus courageux, ceux que la Morgane a choisis pour époux. Mais le destin de la Morgane veut que son baiser tue ses amants et qu'elle n'étreigne jamais que des cadavres. Ils dérivent dans les courants et pas un seul poisson n'oserait les profaner. D'autres noyés chrétiens se sont livrés eux-mêmes à la Morgane paienne. Ceux-là vont errer jusqu'à la fin du monde, la marque de leur baptême au front. C'est en vain que les pêcheurs vivants qui les rencontrent voudront les ramener dans leur barque, par ptilé. Les damnés leur glisseront des mains. De la Barque des Morts, ils ne verront que la quille.

Au bord de la Baie des Trépassés attendent aussi les âmes de ceux dont la mer a rejeté les cadavres. La plupart sont d'honnêtes marins, en paix avec Dieu et avec les hommes. A cause de cette innocence, ils ont eu assez de pouvoir sur les vagues pour que celles-ci les raménent à la côte où ils seront ensevelis en terre bénite. Mais quelques-uns, coupables de fautes inexpiables, ont vu leur corps vomi par la mer elle-même, qui n'a pas voulu en être soulliée. De ceux-là non plus, la Barque des Morts ne voudra pas se charger.

Depuis que le monde existe, la Barque des Morts se présente à la Baie des Trépassés, certaines nuits. Une voix puissante s'élève sur le Bec du Van ou le Bec du Raz, appelant un pêcheur par son nom. L'homme ne s'étonne pas. Il sait que, depuis toujours, ses ancêtres ont passé les morts et que, pour cet office, ils étaient affranchis de toute redevance envers leurs selgneurs de la terre. Il descend vers la baie du Nord-Ouest. Une longue chaloupe y est à flot. Elle parait vide et pourtant elle s'enfonce dans l'eau jusqu'au bordage, comme si e

Au bord de la Baie des Trépassés attendent les âmes de ceux dont la mer a rejeté les cadavree. Depuis que le monde existe, la harque des morts s'y présente certaines nults. Une voix puissante s'élève sur le Bec-du Rar, appelant un pêcheur par son nom.



6. LE PREMIER PARDON DE SAINTE ANNE

Au riche pays du Porzay, une palud aride et gagnée par le sable a levé une épaule au bord de la bale de Douarnenez pour mettre à l'abri du vent de mer l'égilse de Sainte Anne, grand'mère des Bretons. C'est ici qu'elle a vécu, la bonne dame, et c'est ici qu'est revenue, après sa mort, son image de pierre pour la consolation de son peuple.

Ceux qui n'ont pas appris la sagesse dans les livres vous conteront que Sainte Anne était la femme du seigneur de Moëllien, dont le manoir s'éleve près de là, dans la campagne, Autant elle était bonne et douce aux pauvres gens, autant son mari était un maître sans pitié. Quand il sut que sa femme attendait un enfant, il la jeta dehors, dans la pluie et le vent d'hiver. La pauvre Anne, en pleurant, prit le chemin de la palud et descendit sur la grève de Tréfentec. Et là, sur la mer d'orage, un navire était à l'ancre, un navire baigné de lumière dont le mât était un ange blanc debout. Sainte Anne y monta et l'Ange déploya ses ailes au vent comme des voiles. Ils prirent terre au pays de Judée.

Lorsque Sainte Anne eut accompli sa destinée en Orient, elle demanda en grâce de retourner à ses Bretons. Le même bateau revint la prendre et le même ange, mais il était vêtu de noir. Le mauvais seigneur de Moëllien avait rejoint l'Anaon et Sainte Anne était veuve.

Des lors, elle s'établit sur la palud et se mit en prières. On dit que son regard éclairait toute la baie de Douarnenez et qu'un seul geste de sa main faisait tomber les vagues. Les pauvres gens n'étaient pas loin de croîre que le Paradis Terrestre avait refieuri dans le Porzay. Sainte Anne chacum sait Avant de repartir en Orient, (car il ne pouvait rester, malgré le grand desir qu'il ne qu'elle younceant le pardon à tous les cœurs purs, guérrait les plaies et les ulcères, mettrait les âmes en repos. Le Seigneur Christ, un sourre, la viste de son petit-flis, qui est le Seigneur Christ, un sour en la voit de vont de temps, Sainte Anne mourut près de la source. Le bruit de son trépassement mit en marche vers la palud tous les pau

Au riche pays du Porzay, une palud aride et gagnée par le sable a levé une épaule au bord de la baie de Douarnenez pour meitre à l'abri du vent de mer l'église de Sainte Anne, grand-mère des Bretons. C'est ici qu'elle a vécu...



7. LE CHATEAU DE DINAN

QUAND on se rend de Crozon à Camaret, on découvre une très belle anse de sable où la mer se colore d'inquiétants reflets. Cette anse de Dinan, on s'étonne de la trouver déserte. On y cherche vainement les vestiges du grand port qu'elle devait abriter jadis quand on aperçoit, à sa pointe sud, une étonnante forteresse qui semble avoir été bâtie pour en défendre l'entrée. C'est un nchâteau puissamment assis dans la mer et rellé au littoral par de hauts ponts-levis. On s'attend à y voir flotter des bannières et fourmiller les hommes d'armes sur les remparts. Déjà, parviennent à nos oreilles les roulements des tambours et le fracas des canons qui tonxent. C'est seulement le bruit sourd des vagues à l'assaut de la côte, car ce château est un mirage. Il suffit que change la lumière et il apparaît tel qu'il est en vérité : un entassement de rochers énormes que l'affouillement de la mer a séparés du promontoire à l'exception de deux arches qui enjambent l'abime.

On dit qu'au temps d'autrefois, une horde d'hommes géants occupait le château de Dinan. Pour se nourrir, à l'ordinaire, ils faisaient main basse sur les bœufs et les moutons à la pâture dans les collines. Mais ils se régalaient surtout de la chair des marins, quand ils pouvaient saisir quelque navire aventureux qui s'était risqué dans leur bale. Les pauvres paysans du cap auraient déserté le pays s'ils n'avaient trouvé, pour les défendre, une tribu de Korrigans rusés qui leur rendaient mille services. Ces petits êtres velus se plaisaient à mystifier les géants et, lorsque ceux-ci s'en prenaient aux hommes, ils ne manquaient pas de tomber dans quelque piège tendu par les nains. Tous les géants sont remarquables par leur sottise. Ceux de Dinan étaient apparemment de la bonne race, car ils étaient sots à ravir.

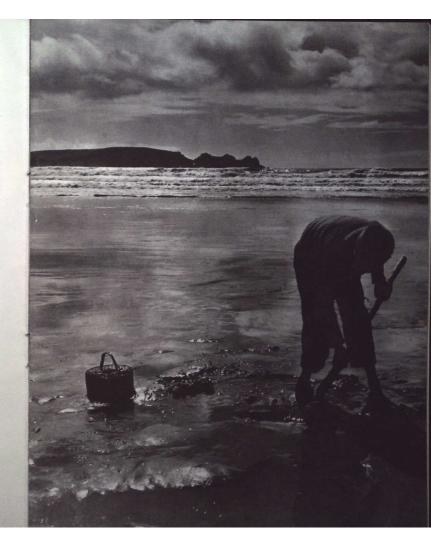
Les Korrigans avaient leur demeure dans les grottes voisines du château de Dinan. L'une d'elles, surtout, était leur grand quartier. Ils y entretenaient toujours quelques réscher avant d'en bâtir des meules où les habitants du cap pouvaient venir prendre d

bientôt une viande d'autant plus delectable qu'elle aurait le goût suprême de la vengeance.

Mais les nains se tenaient en éveil. Ils avaient préparé leur défense avec soin. Dès qu'ils entendirent le rocher résonner sous les coups, ils quittèrent la grotte en toute hâte. Un groupe demeura sur la grève, un autre monta sur la falaise, un troisième disparut dans une caverne proche. Quand les géants débouchèrent dans la grotte avec des hurlements de triomphe, ils la trouvérent parfaitement vide, éclairée par un grand feu de goémon qui brûlait à l'entrée et dégageait une fumée épaise. L'instant d'après, derrière eux, les rochers minés s'éboulèrent dans la galerie, leur coupant toute retraite. Ils moururent tous étouffés dans la grotte des Korrigans. On y peut voir encore de longues pierres couchées dans le sable, qui ne sont pas autre chose que leurs cadavres poils par les marées.

Sans doute, les habitants du cap furent-ils ingrats à l'égard des petits étres qui les avaient délivrés des Ogres, car les nains malicieux ont déserté la baie de Dinan. Mais leurs grottes semblent narguer encore, de toutes leurs ouvertures, la ruine informe du château.

Quand on se rend de Crozon à Camaret, on découvre une belle anse de sæble où la mer se colore d'inquié-tants reflets. A sa pointe sud, une étonannte fortresse semble avoir été bâtie pour en défendre l'entrée.



8. LE BOUT DU MONDE

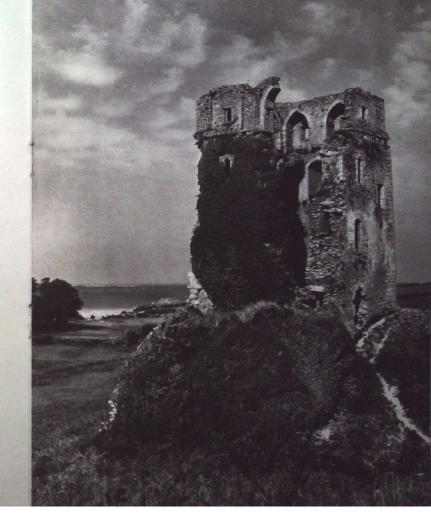
Sur les dunes de Portsall se dressent les murailles grises du château de Trémazan. C'est là que naquit celui qui devait fonder le monastère du Bout du Monde en l'honneur de Saint-Mathieu. Sur les tours en ruines croissent encore les violiers rouges qui apparurent entre les pierres le jour où il tua sa sœur par méprise.

Haude et Gurguy étaient la fille et le fils d'un seigneur de Trémazan qui perdit sa femme de bonne heure. Quand il se fut remarié, la nouvelle dame eut tant de rigueur pour les deux enfants que le fils, déjà grand, prit congé de son père et s'en alla chercher meilleure vie auprès du roi Childebert. La marâter rassembla sa haine sur la belle et vertueuse Haude dont elle fit une cendrillon. Lorsque de puissants seigneurs rechercherent la jeune fille en mariage, elle l'envoya dans une sienne métairie, en l'état de servante.

Après quelques années, Gurguy revint à Trémazan et s'enquit de sa sœur. La marâtre lui dit qu'elle s'était perdue de vices et qu'on l'avait éloignée aux champs à cause de la honte et du mauvais exemple qu'elle donnait autour d'elle. Le jeune homme crut ces mensonges et courut à la métairie. Il trouva sa sœur qui lavait à la fontaine. Haude ne reconnut pas son frère et se mit à fuir devant cet homme au violent visage. Gurguy comprit cette fuite comme un aveu de déshonneur. Il rejoignit la jeune fille, tira son épée et lui trancha la tête.

Il ne devait pas tarder à savoir la vérité par les vilains du voisinage. Il revint à Trémazan en grand deuil, Mais, au moment où il confessait le crime à son père, devant sa marâtre, Haude entra dans la salle, tenant sa tête entre ses mains. Elle la remit sur ses épaules et promit à la méchante femme le châtiment de Dieu. Aussitôt, la marâtre « fut saise d'un flux de ventre si violent qu'elle vida tous ses boyaux et intestins » avant de mourir d'un trait de foudre. Haude pardonna sa faute à son fère et rendit son âme.

Gurguy alla se présenter devant Pol Aurélien, l'évêque de Léon, et lui demanda de fixer sa pénitence, Quand elle fut accomplie



JEAN QUI PARLAIT AUX PIERRES -

IL y a eu un temps où l'on n'aurait trouvé personne, sur toute la baie d'Audierne, pour élever un mur de galets autour d'un champ sans demander les conseils et le secours de celul qu'on appelait Jean des Pierres. Quand nous l'avons connu, c'était un viell homme au visage torturé, le seul être vivant capable de comprendre les paroles qui sortent des galets de mer quand le vent y passe.

Ce pouvoir lui était venu dans sa douzième année. Par un jour de grand vent, il gardait ses deux vaches maigres sur la falaise. Sa mère lui avait blen recommande de contrait de l'aurait par l'une des bêtes, la Rouge, à l'humeur assez folle pour le présent. D'habitude a l'aur l'une des bêtes, la Rouge, à l'humeur assez folle pour le présent. D'habitude a l'aurait de l'aurait tot fait de filer, la sournoise, vers la paind de l'orde de l'aurait de l'autait de l'autait

— Jean, si vous êtes d'accord, j'aimerais protéger mon champ sur la falaise. Vous savez où il est ?

anne. Vous savez ou il est?

— Oui. Il faudra preudre les galets en face de la Roche-Longue, Ceux-là ni prêts à entrer dans un mur. Ils me l'ont demandé souvent,

— Alors, nous pourrions commencer mardi. J'aurai les hommes qu'il faut.

— Non. Il n'y aura pas de vent, mardi. C'est le vent qui fait autre les galets. Et c'est le chant des galets qui enseigne la manière le lattir un mur. On ne peut rien faire sans le vent. Attendons jusqu'à pusqu'à

- Mais comment pouvez-vous savoir si le vent soufflera jeudi?

- Je le connais beaucoup mieux que mon propre corps. Il se l'èvera de bonne heure et ne tombera que dimanche, au debut des vépres. Nous aurons tout notre temps.

Et le jeudi, sans faute, le vent de mer siffait dans l'herbe rase pendant que Jean des Pierres traçait le silon du mur avec un croc à goémon. Il siffait dans les galets que les hommes plaçaient les uns sur les autres, avec les gestes attentifs d'une mère qui dépose un nouveau-ne au berceau.

- Attendez done l Doucement ! Ce galet n'est pas à sa place. Il faut l'eniever cout de suite. Je l'entends se plaindire sous le vent. Il a mai, oui, il a mai. Et quand l'enieve le se trouve pas bien dans un mur, le mur ne se trouve pas bien debout. Entender les est trouve pas bien dans un mur, le mur ne se trouve pas bien debout. Entender les est couve pas bien debout. Entender les est couve pas bien debout. Entender les est couver pas bien dans un mur, le mur ne se trouve pas bien debout. Entender vous comme il ronnome joliment ! Mais il me semble qu'on gémit encore, de ce côté. Oui, ma foi, è ne suis pas étoune? Vous avez mis là un galet rouge pour boucher un trou qui doit rester ouvert. Et le pauvre mur s'étranglait. Ecoutez comme il respire bien, maintenant !

C'était vrai. Quand le mur était fini, les voix de ses pierres changeaient avec le vent qui passait de galerne en suroit, mais toujours elles s'accordiaient ensemble et aucune plainte n'y résonnait jamais. Sur toute la baie d'Audierne, les longs murs de galets n'arrétaient pas de chanter leur contentement.

C'était vrai. Quand le mur était fini, les voix de ses pierres changeaient aux le expeux devenaient plus hagards, son visage reffetait un tourment caché. Bâtr un murétait pour lui un martyre. Il n'en fimissait pas de soupeser les galets, de leur changer de place et d'en approcher sa étet. Lui qui les entassait, naguere, plus haut que ses yeux. d'en approcher as tête. Lui qui les entassait, naguere, plus les voir, aujourd'hui et vous saurez

Quand on ne dit pas vrai, alors on ment. Ce n'est pas cent fois le jour, mais souven





9. LE "BROELLA" D'OUESSANT

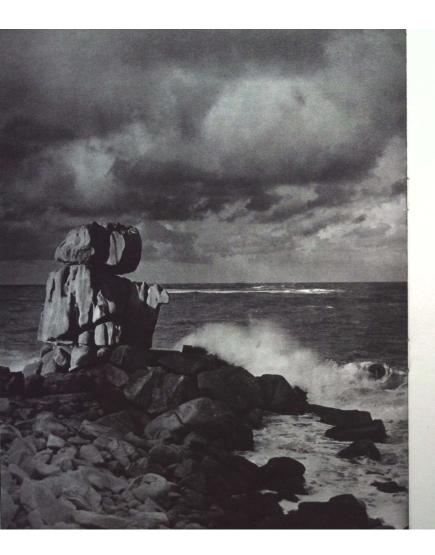
A Ouessant et dans l'archipel de Molène, on dit que l'ombre du noyé apparaît à sa veuve ou à quelque innocent pour prévenir que ses reliques viendront s'échouer à tel endroit de la côte, du moins si le naufrage a eu lieu dans les parages de l'île. S'îl n'y a pas d'appartition, le cadavre peut revenir le troisième, le sixième ou le neuvième jour. Passès ces délais, il ne sera pas retrouvé. C'est alors qu'on célèbre le rite étrange du « broella ».

Le « broella » est un simulacre de sépulture, précédé d'une veillée funebre où manque seulement le corps défunt. Le mot lui-même signifie « retour au pays ». Par un acte de foi, le marin noyé se retrouve sous l'espèce d'une croix de cire blanche et reçoit les honneurs qui lui sont dus pour que son âme puisse entrer dans les joles du paradis.

« Il y aura broella ce soir dans ta maison. » Par cette simple formule que le plus annéen de la parenté, messager de la mort, prononce d'une voix unle, la mère ou la veuve apprend qu'elle ne doit plus espèrer. Elle fait préparer la « salle haute », qui est la plus belle. Sur la table, dont le haut-bout est acoutté en chapelle ardente, on étend la plus fine tolle du ménage. Ce linceul ne recevra pas de corps, mais une petite croix de cire blanche, couchée sur une colffe. Une colffe de mère ou d'épouse comme celles qui frémissent au vent des promontoires d'Armorique pour les départs et les retours des marins ; une colffe dont les pils et les rubans savent si bien signifier la joie ou le deuil et qui était frappée, autrefois, d'une pièce rouge en marque de veuvage. Les femmes de la maison s'enveloppent dans leurs grandes mantes, raméent les capuchons sur leurs visages et vont s'asseoir sur les bancs. Au bas-bout de la table est une assiette blanche. Un rameau de laurier ou de buis y trempe dans l'eau bénite. On allume les cierges. Tous est paré.

« Il y aura broella ce soir, chez Cuillandre, » La nouvelle a fait le tour de l'île. De toutes parts, sur les chemins qui mènent aux hameaux, des épaules, luttent contre le vent de mer pour

A Ouessant et dans l'archipel de Molène, on dit que l'ombre du noyé apparaît à sa veuve pour prévenir que ses reliques viendront s'échouer à tel endroit de la côte, si le naufrage a eu lieu dans les parages de l'Île.



10. - LA CLOCHE ET LE DRAGON

D EVANT le comte Guithur de Léon, en son manoir de l'île de Batz, se tenait Pol Aurélien. Il avait quitté Bretagne la Grande et abordé l'île d'Ouessant à l'endroit que l'on appelle aujourd'hui Porz-Pol. Mais un ange vint lui dire que là n'était pas sa destinée. Alors, il se résolut à gagner la grande terre. Il avait fait plusieurs actions mémorables, dans le Léon, quand un gardien de pourceaux lui proposa de le conduire à son maitre Guithur qui gouvernait le pays pour l'empereur Childebert, Guithur s'était retiré à l'île de Batz qu'îl tenait en particulière affection. Quand il vit Pol, il le reconnut pour l'un de ses proches parents. Lui-même avait passé la mer, plusieurs années auparavant, pour venir en Armorique.

— Ainsi, Pol Aurélien, vous vous êtes mis au service de Dieu?

— Ouil, comte Guithur. Comme l'a fait ma sœur aînée Sicofolla, qui est abbesse de monastère en Bretagne la Grande. J'ai fait retraite auprès d'elle avant d'appareiller sur la mer.

— Mais pourquoi vouliez-vous partir? il y a des âmes à gagner, en Bretagne la Grande.

— Le roi Marc et ses barons désiraient me faire évêque. C'est un trop pesant fardeau pour mes épaules. Hélas, j'ai bien peur d'avoir mécontenté le roi. Quand je l'ai quitté, il m'a durement refusé le gage de paix que je demandais : une cloche de son carillon de table. Elle s'appelle Hirgiaz, la Longue-Verte.

A peine Pol avait-il dit ces mots qu'un pêcheur de Guithur se présenta

roi. Quand je l'ai quitte, il m'a durement refuse le gage de paix que je demandais : une cloche de son carillon de table. Elle s'appelle Hirgiaz, la Longue-Verte.

A peine Pol avait-il dit ces mots qu'un pêcheur de Guithur se présenta dans la salle et déposa devant le comte un gros poisson qu'il venait de pêcher aux rivages de l'île et qui tenait une cloche en sa gueule.

Je n'ai jamais vu, devant mes yeux, poisson de cette espèce, dit Guithur, Mais si la cloche vous plait, Pol Aurélien, je serai plus riche parrain que le roi Marc, Je vous la donne de bon vouloir pour vous servir à votre gré.

Pol Aurélien fait sonner la cloche et puis la fait sonner encore. Pour la seule fois de sa vie, il éclate d'un rire si clair que tout le manoir en tressaille.

— C'est la Longue-Verte elle-même, dit-il, Apparemment, le Seigneur me l'avait destinée et m'en a fait l'envoi chez vous par la mer. Comte Guithur, par ceci je vois bien qu'il vous aime. Et moi, son serviteur, je dois vous aider autant qu'il me donnera pouvoir de le faire.

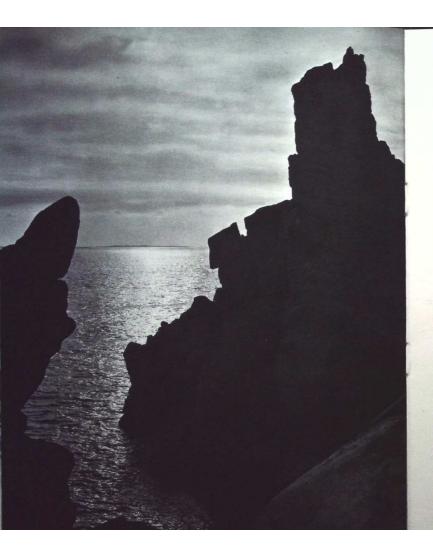
— Hélas, Pol Aurélien, je n'osais point vous parler du serpent monstrueux qui désole mon ile. Sa puante haleine empoisonne jusqu'à l'herbe. Il ne se passe pas de jour sans qu'il étouffe un homme ou enlève une tête de bétail. J'ai pris les armes contre lui, mais je n'ai pu lui causer la moindre blessure.

— Si le Seigneur nous aide, Guithur, nous lui écraserons la tête. Aussitôt, il part vers l'antre du serpent. Le seul qui veut le suivre est le chevalier Nuz, de Cléder. Pol Aurélien dompte le monstre par son pouvoir surnaturel. Il iui noue une étole au cou, dans le nœud il passe un bâton et Nuz emmêne la bête au nord de l'ile, comme il aurait fait d'un mouton. Lâ, sur un ordre de Pol, le dragon se jette à la mer du haut d'un rocher. L'endroit s'appelle Toull ar Sarpant.

Dans la cathédrale de Saint-Pol est conservée la Longue-Verte. Au cours des siècles, elle a sonné au-dessus des fidèles et les a préservés des maux de tête. Le che-alier Nuz, après son exploit, reçut le nom de Gournadeh, « l'hom

23

Il avait fait plusieurs actions mémorables dans le Léon quand un gardien de pourceaux lui proposa de le conduire à l'île de Batz.



11. - MARIVONIG DE PLOUGASNOU

An de kenta eus a viz du Tiskennas 'r Zaozon en Dourdu.

E COUTEZ et vous connaîtrez la planête pitoyable de Marivonig, la vierge de Plougasnou, que Janed ar Gall chantait à Keranborn, il y a plus de cent ans. Et parmi ceux qui l'écoutaient, l'un avait nom François Luzel et savait très bien marier l'encre au papier. J'ai entendu parler son livre d'un bout à l'autre, par la douce voix d'une héritière, quand j'étais premier valet de charrue à Rozanaleg. Un marchand de chevaux du Léon m'a dit que les gens des montagnes chantaient encore la guerz de Marivonig pour se faire danser. C'est peut-être vrai. Moi, je conte, je ne sais lire ni chanter.

Moi, je conte, je ne sais lire ni chanter.

C'est pour vous dire que le premier jour du Mois Noir, un navire saxon porta son nez dans la rivière de Morlaix pour aborder au Dourduff, qui n'est pas loin de là. Et les pillards de mer emmenèrent avec eux Marivonig de Plougasnou, parce qu'elle se trouvait à marcher sur le rivage. Aussi vrai que le Pater, ce fut en dépit de son vouloir, elle n'était point dévergondée. Belle, je ne dis pas. Et les matelots ont l'œil aigu pour choisir les filles, même les Saxons. Que la malédiction rouge les étouffe!

Marivonig, sur le tillac, répandait l'eau de ses yeux : « Adieu, mon père. Yous n'aurez pas à recevoir, sur votre seuil, le marieur au bâton de genêt ni à faire chanter pour moi l'air de la tourterelle. Aucun flancé ne me passera jamais l'anneau. Adieu, ma mère, votre fille servante a fini ses gages près de vous. El va servir maintenant un capitaine étranger, son valet de chambre et ses matelots qui sont cent et un. >

Le capitaine rouge dit à Marivonig : « Venez avec moi dans la chambre

qui sont cent et un. >

Le capitaine rouge dit à Marivonig : « Venez avec moi dans la chambre du navire et le temps sera court pour nous deux. > Et elle de répondre : « Lais-sez-moi d'abord me promener un peu de temps sur le pont pour me faire du bien à la tête. > — « Promenez-vous autant que vous voudrez, Marivonig, à condition de ne pas rester longtemps. Et prenez garde que la mer ne vous noie. > Marivonig se jette à l'eau en invoquant la Sainte Vierge.

Marivonig de Plougasnou est tombée au fond de la mer. Vollà qu'un petit poisson la prend en pitié. Il la met sur son dos et la remonte à la face du ciel béni. Et pourtant le petit poisson n'était pas plus gros que le travers de mes deux doigts. Je vous le dis tout clairement comme chante la guerz et comme l'encre l'a marqué. Le petit poisson a ramené Marivonig sur l'eau. Et il s'est trouvé un coup de vent pour la pousser au seuil de la cour de son père, à Plougasnou.

« Est-ce ma fille qui revient! > Marivonig est debout dans la cour de

pere, a Piougasnou.

« Est-ce ma fille qui revient! > Marivonig est debout dans la cour de son père, mais il ne passe pas un mot entre ses dents. Par trois fois, elle a fait le tour de sa maison. Même un homme, à la voir, aurait trouvé de quoi pleurer. Et, quand elle eut fait son troisième tour, elle tomba morte, d'un seul coup. Aussi bellement que je vous le conte.

C'était le premier jour du mois noir et les damnés Saxons avaient fait terre à Plougasnou. Je vous aurais ût le chiffre de l'année si je l'avais appris de quelque part. Mais le chiffre de l'année y changerait-il quelque chose? Janed ar Gall ne le savait pas. L'encre non plus.

Marivonig de Plougasnou est tombée au fond de la mer. Voilà qu'un petit poisson la prend en pitié. Il la met sur son dos et la remonte à la face du ciel bénà.. C'était le premier jour du mois noir.



12. LES EXPLOITS DE RANNOU LE FORT

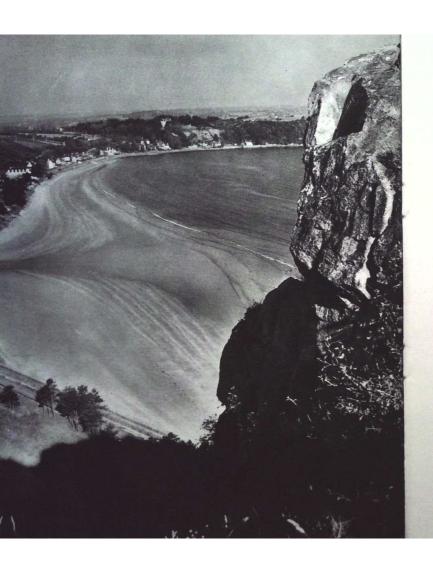
Dans la baie de Locquiree, il y avait jadis une bonne sirène dont le chant avertissait les marins de la prèsence des écuelis. Un jour qu'elle s'était aventurée trop près de la côte, le reflux la laissa sur le sable, en grand danger de périr. Son écalileuse queue ternissait déjà et les couleurs blèmes de la mort envahissaient son visage humain lorsque vint à passer une pauvre femme qui ramassait des coquillages. Prise de compassion, elle aida la sirène à regagner la mer. — « Demande-moi quelque chose qui soit en mon pouvoir, dit la femme-poisson, et je promets que tu l'auras.» — « Faites, répondit la pauvre femme, que mon fils nouveau-nè soit le pius fort des hommes. Le temps de plonger au fond des eaux et la sirène reparut avec une conque marine qui contenait une liqueur pareille à du lait. Elle recommanda de faire boire ce breuvage à l'enfant jusqu'à la dernière goutte : « Et prenez garde, dit-elle, qu'il ne s'en perde rien!)»

Mais la mère n'eut pas assez confiance. Les philtres des sirènes sont parfois des poisons qui font mourir ou rendent fou. Elle en fit laper à son chat et, comme l'animal ne semblait incommodé en aucune façon, l'enfant se régala du reste. La liqueur fit sentir bientôt ses effets. Le petit n'avait pas encore neuf ans qu'il jouait aux osselets avec les gros rochers de la rive du Douron. Le chat devint si puissant qu'il failut le mettre à la chaine.

Alors commencèrent les exploits de Rannou le Fort qui devint seigneur de Triejèver, en Guimaëc. Il combatiti sur mer les Anglais, nos ennemis héréditaires de ce temps-là, Ce fut lui, et nul autre, qui les vainquit dans la grande bataille navale devant le cap Saint-Mathieu, en 1403. Le duc de Bretagne et le roi de France en témoignent dans l'autre monde.

Au temps de Rannou, pour se rendre au port de Toull an Hêry, les navires devalent éviter les dangereux récifs de Toull ar Gouez, sur lesquels un seigneur de Linquoez exerçati le droit d'épave. Et ce mauvais homme s'attirait de riches proises en allumant des feux trompeurs qui détournaient les

Lingouez empolgné comme un calilou de fronde s'en alla vrombir dans les airs. franchit le Douron à la velée et vint s'écraser sur les falaisse où il n'en resta qu'une pâtée pour les cochons.



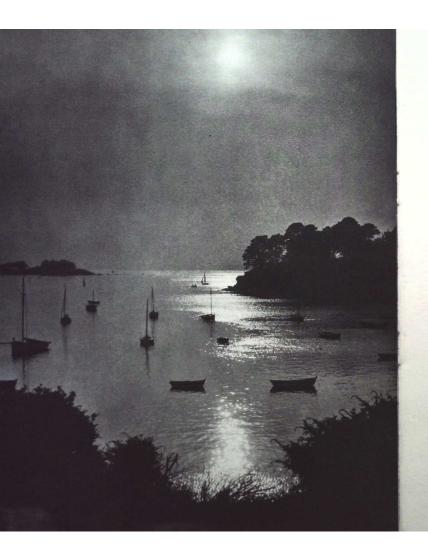
13. . LES MERVEILLES DE LA LIEUE DE GRÊVE

QUAND le seigneur Efflam vint d'Hibernie en Bretagne Mineure, son vaisseau le fit aborder sous un grand rocher dressé en terre au-dessus de la Lieue de Grève, dans la paroisse de Plestin. Lá, il trouva le roi Arthur qui combattait depuis trois jours un énorme dragon de la taille d'un taureau de deux ans, bien couvert d'écailles et bien armé de dents. Déjà, le monstre avait abatu le destrier du roi qui rendaît le sang par les naseaux. Arthur lui-même, le preux chevalier, était tout près de défaillir, tant il souffrait de soif. De son bourdon et par trois fois, le prince Efflam frappa la roche et l'eau coula. Le roi en but dans ses deux mains et y reprit ses forces. Depuis, la source a continué de couler pour la guérison des souffrants, à l'entrée de la baie de sable.

Eifflam cependant, après avoir fait oraison, commanda au dragon de se jeter à la mer, ce qu'il fit avec d'horribles sifflements. Et le pays en fut délivre à jamais. A l'endroit de sa disparition, on éleva une croix de granit dont la base repose dans le sable et qui avance vers la côte d'un piet tous les cent ans. D'autres disent qu'elle s'enfonce de l'épaisseur d'un grain de froment. Quand elle aura touché la terre ferme ou disparu dans la grève, ce sera la fin du monde et l'on verra surgir la ville qui repose au fond de la baie.

Cette ville, qui s'est si bien perdue qu'on ne sait plus son nom, fut autrefois un puissant port de mer. Plus de mille navires lui amenaient les richesses du monde. On y menait joyeuse vie. Son roi possédait un bâton de noisetier dont il usait comme les fées de leur baguette. Mais les débordements des citadins finirent par leur valoir un châtiment terrible. La ville fut entiérement recouverte sous des flots de sable, effacée de la terre à l'exception du palais du roi qui se trouve quelque part dans le rocher du dragon. A la minuit de la Pentecôte, quand sonne le premier ceup au clocher de Saint-Michel, un couloir s'ouvre dans le rocher et conduit à la salle haute où est suspendu le bâton de noisetier qui est la clé de l'o

d le Seigneur Efficam vint d'Hibernie en Breta ure, son vaisseau le fit aborder sous le gr or dressé en terre au-dessus de la Lieue Grève, dans la parolisse de Piestin.



14. LE JOYEUX LUTIN NICOLE

D E Saint-Quay à Saint-Briac s'étendait autrefois le domaine ... Nicole, un lutin farceur qui empruntait la forme d'un marsouin et prenaît son plaisir à faire enrager les pêcheurs. On l'appelaît de ce nom en souvenir d'un gardepêche très sévère dont certains prétendaient que l'âme était passée dans le corps du marsouin. Tous les gens de mer s'en méfiaient, car ses mauvais tours leur causaient parfois de grands dommages et les mettalent même en péril de leur vie

peche très sévère dont certains prétendaient que l'âme était passée dans le corps du marsouin. Tous les gens de mer s'en méfiaient, car ses mauvais tours leur causaient parfois de grands dommages et les méfiaient, car ses mauvais tours leur cusaient parfois de grands dommages et les métiaient même en péril de leur vie.

Nicole venait s'étutre et dispersait les bancs de poissons. Il se laissait prendre dans les filites u milleu des brêmes dorées et il s'évadait en faisant de larges trouées dans les mailles. Il jouait à faire, dans les filits et les amarres, des nœuds comme savent en nouer les vieux marins et eux seuls. Ses nageoires étaient des mains. Souvent, il soulevait les ancres et les grappins, faisait sortir à la dérive les bateaux à huitres, pendant que les canots draguaient sur les bancs. On avait beau lui tirer des balles, il avait la peau trop dure. Il se levait sur sa queue et se mettait à rire, Peut-être même parlait-il avec l'accent de Louis-Philippe, qui était notre roi de ce temps.

Il lui est arrivé de saisir une ancre et de tirer le bateau dans son sillage pour l'amener au sec ou le jeter sur les rochers. D'autres fois, il l'entraînait au large. Les marins du bord s'agrippaient à l'aussière pour essayer de contrarier ses efforts. Soudain, au moment où ils hâlaient de franc cœur, Nicole larguait tout. L'équipage allait tomber péle-mêle au fond du bateau. A ce jeu-la, plus d'un pêcheur prit un tour de rein.

Nicole en fit tant que les pauvres marins s'en furent trouver le recteur de Saint-Cast et le prièrent d'exorciser le mauvais esprit. Le recteur prit son étole, se munit d'eau bénite, monta sur un bateau qui mit à la voile et vint s'ancrer auprès des Ebihens. Deux hommes descendirent dans un canot avec le prêtre. Nicole apparut peu après et, d'un violent coup de queue, fit chavirer le canot. Mais le recteur parvint à saisir une nageoire, se mit à califourchon sur la bête, lui passa l'étole et l'aspergea d'eau bénite. Le marsouin dut demander grâce. Il siffia son intendant, un petit nain qui so

De Saint-Quay à Saint-Briac s'étendait autrefois le domaine de Nicole un lutin farceur qui empruntait la forme d'un marsouin et prenaît son plaisir à faire enrager les pêcheurs.



15. L'OR DE CHAT

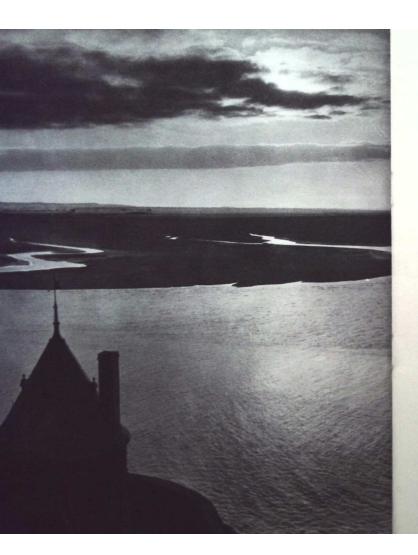
A U pays de Saint-Malo, il y avait naguère plus de fées dans la mer et sur les grèves qu'on ne comptait de bergères à garder les moutons dans les landes et sur les caps. Si j'ai bien compris la leçon des vieilles légendes, ce sont ces fées malouines qui ont légué aux filles de l'endroit le goût des belles robes. Les rubans d'argent clair qui brillent à la surface des eaux de la bale, dans le calme qu'i suit les tempêtes, ces rubans qu'on nomme « sentes de la Vierge », ont d'abord été les longues traines des manteaux mervelleux dont aimaient se « pouiller » les Dames de la Mer. Mais ces coquettes, comme vous l'allez voir, n'avaient pas trop de méchancté.

Un soir de lune, sur les « mielles » de Paramé, une troupe de fées se livraient à la danse ronde, qui est leur passe-temps favori depuis teujours. Il arriva que douze jeunes gens étaient en fête, la même nuit. Quand ils furent un peu chauds de boire, une folle leur monta dans la tête : lis décidérent d'aller inviter à la contre-danse, farauds qu'ils étaient, les belles fées des grèves. Celles-ci ne crurent pas devoir refuser. Une fée est femme et toujours secrétement flattée de la recherche des hommes. Mais, au cours de la danse (qui étaient donc les sonneurs ?), elles s'apercurent que les garçons avaient le souffle court et les jambes de laine. Alors, elles entrèrent en fureur, D'un coup de leur baguette, elles changèrent les malappris en six gros matous noirs et six chattes blanches. Doit-on croire que, dans la douzaine de jeunes gens, il y avait la moitié de filles? La légende ne le dit pas clarement. Si c'était vrai, cela montrerait aussi que les fées sent jalouses.

Mais, quand elles virent les pauvres animaux miauler de détresse en tournant autour de leurs queues, la bonté naturelle des fées de Saint-Malo leur attendrit le cœur. Elles promirent aux farauds de les rétabiir dans leur forme première aussitôt qu'ils auraient filé, pour chacune d'éles, un manteau d'or et une robe d'argent tissés dans le seul mica de la grève. La tâche n'eut pas élevait devia d

Ils eussent tôt fait de trier, au long du sable étincelant sous la lune, les milliers de miroirs blancs et jaunes dont ils devaient lever les habillements des Dames de la Mer.

33



16. . LA FORÊT DE SCISSY

I L y a eu un temps où le Cap Fréhel était reilé par une droite route à la ville d'Avranches, en Normandle. Le Juif Errant y a tracé son chemin et s'est étonné de la voir disparue, mille ans après. Du Mont Saint-Michel, qui n'étaie dans les terres, on pouvait marcher à pied see jusqu'aux îtes Chausey, qui n'étaient pas des îles. Entre les deux, s'étendait une ville énorme, bâtle sur trois cents collines qui sont maintenant trois cents récifs. Une autre ville, entre Cézembre et Saint-Malo, descendit aux abimes par la rupture d'une digue, au cours d'une guerre contre Corseul. Ce n'était pas la seule digue du littoral, entre Granville et Erquy. Tout un rempart de murs et d'écluses défendait contre la mer de puissantes villes dont il ne reste que le nom. Elles étaient séparées les unes des autres par une forét profonde, hantée d'animaux féroces. C'était la forêt de Scissy. L'eau a tout recouvert. Quand la mer est calme et clair le temps, les marins penchés à l'avant des barques volent défler sous eux, dans les profondes bales, des toits, des clochers, des murailles et des troncs d'arbres nus.

Ce n'est pas toujours la force de la mer qui fit rompre les digues, mais la folie ou la traitrise des hommes. Certaines écluses furent ouvertes par de mauvais princes. Et de bons princes, parfois, ruinérent volontairement leur ville trop dissolue en appelant sur elle une malédiction du clei. Ainsi fit le roi de Gardayne, « la mirable cité » voisine de Saint-Malo, comme il est dit au Roman d'Aquin.

trop dissolue en appelant sur elle une malédiction du ciel. Ainsi fit le roi de Gardayne, « la mirable cité» voisine de Saint-Malo, comme il est dit au Roman d'Aquin.

Vers l'ouest de la forêt s'élevait la ville de Nasado. Elle restera célèbre à jamais par la beauté de ses filles. Tant elles avaient la peau fine et la chair transparente que l'on pouvait voir le vin descendre dans leur gorge quand elles buvaient. Pour ce trait sans pareil, on appelait ces femmes « les Belles Peaux ». Les hommes se perdaient à leur faire la cour, spécialement les soldats qui étaient nombreux dans la ville et dont les trois quarts manquaient à l'appel. A cause de ces désordres, les chefs de guerre maudirent Nasado qui fut engloutie sous la mer. D'autres disent que sa perte lui vint de Gargantua lui-même, Le géant y avait fait haîte avec son armée. Au matin, il sortit de la ville, mais tout seul. Ses soldats s'ét.lent attardés auprès des Belles Peaux. A grands cris, il les appela sans obtenir aucune réponse. Alors, il jeta sa malédiction sur Nasado et la mer la recouvrit sur ses talons. Au fond de la bale d'Erquy repose la ville se filles transparentes.

Dans la forêt de Scissy, une grande clairière abrita, dit-on, l'oratoire de Saint Colomban. Quand il fut mort, de nombreux pelerins vinrent sur son tombeau pour demander ses grâces. Ils lui bâtirent une église dans la forêt. Mais Satan s'irrita de leur dévotion qui les tenait en paix. Il imagina de leur envoyer des nuées de corbeaux. Dés lors, les pauvres disciples de Saint-Colomban furent assourdis de croassements sans fin. Ils ne s'entendaient plus et ne pouvaient, à aucun moment, se recueillir pour la prière. Pour pouvoir célèbrer les saints offices, il failut établir une nombreuse gardé d'hommes qui avaient pour mission de tenir les corbeaux en respect avec des pierres et des bâtons.

Mais, un jour, les pauves gardiens eurent si fort à faire qu'ils s'endormirent, épuisés. Les Corbeaux envahirent la clairière et s'abattirent sur l'église en vols si épais que toute la ner fesonna

L'eau a recouvert la forêt de Scissy. Mais a la mer est calme et clair le temps, les marins pe à l'avant des barques voient défiler sous eux. les profondes bales, des tots, des clochers, murailles et des troncs d'arbres nus.

Sur le Raz de Sein, au crépuscule, apparaît parfois un bateau qui navigue sans sillage toutes voiles dehors contre vents et marées, Il n'a pas d'autre équipage qu'un seul homme, impassible à l'arrière, qui tient le gouvernail. C'est l'Ankou marin, le premier noyé de l'année. Des cris, des appels, une immense plainte escortent son navire qui est à la fois très près et très loin. Personne, jamais, n'a pu l'aborder. Est-ce la Barque des Morts ?



LEGENDES BRETONNES DE LA MER

TABLE

II - DE GREVE EN CAP

- I Les Birvideaux.

 II La Sirène de l'île d'Arz.

 III La Biche blanche de Ninoc'h.

 IV Les rochers de Penmarc'h.

 V La Barque des Morts.

 VI Le premier pardon de Sainte Anne.

 VII Le Château de Dinan.

 VIII Le Bout du Monde.

 Double page centrale : Jean qui parlait aux pierres.

 IX Le « Broella d' à d'Ouessant.

 X La Cloche et le Dragon.

 XI Marivonig de Plougasnou.

 XII Les exploits de Rannou le Fort.

 XIII Les Merveilles de la Lieue de Grève.

 XV L'Or de Chat.

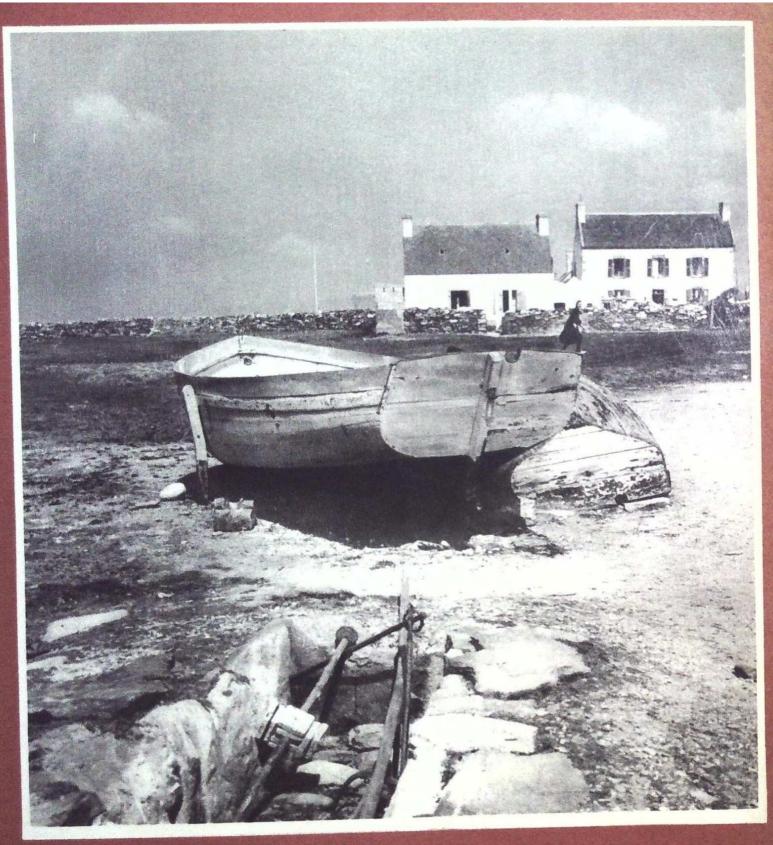
 XVI La Forêt de Scissy.



Finisière Pitioresque.

Nouvelle Revue de Bretagne (1838-39) — Annales de Bretagne — Revue Celitque —
Revue Morbihanaise — Revue de Bretagne et de Vendée — Revue des Traditions Populaires — Mélusine — etc...

Variantes diverses recueilles par l'auteur au cours d'une mission au Cap-Sizun.
d'enquêtes personnelles au Pays Bigouden et dans le Léon.



L'enfant s'étendait à son aise dans une de ces fosses à brûler le goémon qui ressemblent à de longs cercueils garnis de pierres plates.